

PAUL VERCHÈRES

Le trop habile assassin



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-069

Le trop habile assassin

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 593 : version 1.0

Le trop habile assassin

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Charles Geoffroy C.R., M.B.E.

Guy Verchères, ex-terreur des mauvais riches devenu en vieillissant détective privé extraordinaire, causait avec son cousin et biographe, le journaliste Paul Verchères.

La conversation sortait autant de l'ordinaire que le caractère des deux hommes eux-mêmes.

Guy, que tous les membres de romans policiers appellent depuis un quart de siècle à peu près, l'Arsène Lupin c. f. et le voleur et homme de bien, fit dévier le sujet sur le problème policier en relation avec la psychologie appliquée.

Il disait :

– Je ne crois, pas t'avoir raconté une intéressante affaire qui, dans les tout débuts de mes relations avec le gros Théo Belœil, embêta

royalement celui-ci, tellement qu'il me lança un SOS.

– Raconte, mon Guy, raconte...

– Il s'agit en l'occurrence d'un jeune parent de Belœil qui faisait son cours classique situé dans la périphérie montréalaise.

« Or un jour le directeur de ce collège réunit les élèves et leur annonça que des petits vols se commettaient régulièrement.

« Le directeur s'adonna à regarder le jeune parent de Belœil ; celui-ci rougit violemment.

« Le prêtre fit venir l'adolescent et n'eut aucune misère à lui faire avouer ses supposés larcins.

« Mis au courant par les autorités du collège, Théo alla voir son parent et vint me consulter tout de suite après, m'expliquant :

– Je ne le crois pas coupable.

– Pourtant il avoue...

« Je réfléchis longuement, puis demandai à Belœil :

– Y a-t-il comme de l’enthousiasme dans ses aveux ?

« La figure de Belœil s’illumina :

– Tu parles au diable, Guy, me dit-il, c’est justement cela qui cloche, il semble heureux de se perdre de réputation...

– Écoute, Théo, Baloune Paulot, ton expert en empreintes digitales, est-il libre en ce moment ?

– Je crois bien que oui.

– Dis-lui alors de se préparer, nous allons de ce pas au collège.

« Quelques minutes plus tard nous y étions.

« Le directeur me fournit le dernier article volé : une boîte de 3 livres de bonbons.

– Ça peut être long, monsieur le directeur.

« Mais ce ne le fut pas.

« Mon premier essai fut un coup de maître.

« Après avoir pris les empreintes du parent de Théo, Paulo les compara avec celles qui ornaient la boîte de bonbons, avec comme résultat que celui qui s’accusait lui-même commettait un

mensonge ; car ses empreintes n'étaient point sur la bonbonnière.

« Le second client de Paulo fut le propriétaire des bonbons ; comme de raison, ses empreintes y étaient.

« Mais il y avait d'autres empreintes :

« Celles du voleur.

« Au bout d'une heure, Paulot le pinçait...»

Paul Verchères demanda :

– Mais pourquoi l'innocent avait-il faussé la vérité dans le but de se déshonorer ?

Guy remarqua :

– Tu me poses la même question que dans le temps me posa le directeur du collège.

– Avais-tu trouvé la solution au problème ?

– Oui. Et cette solution était à la fois étrange et simple. C'était aussi de la saine et géniale psychologie. Sais-tu pourquoi l'enfant mentait ?

– Non, dis...

– Tu es au courant de ce que les médecins

appellent la déviation du centre génital ?

– Le centre nerveux qui actionne la partie reproductrice de l'être humain dont la déviation provoque l'homosexualité et le saphisme ? Oui, oui, je sais...

– Eh bien, cela est une déviation charnelle ; le parent de Belœil, lui, souffrait d'une déviation mentale. Il y avait en lui une noble qualité, mais trop développée, et hypertrophiée, et déviée...

– Et cette qualité était... ?

– L'esprit de sacrifice, mon vieux.

Paul Verchères tressaillit :

– Tu expliquas cela, demanda-t-il, au directeur du collège ?

– Oui.

– Et qu'arriva-t-il ?

– Le prêtre redressa cet esprit de sacrifice, l'orientant dans de nobles buts.

– Tu sais ce que cet adolescent est devenu ?

– Oui, quelques années plus tard j'assistais avec Belœil à l'ordination sacerdotale du jeune

homme.

– Prêtre ?

– Plus que cela ; missionnaire...

– Où ça ?

– Pourquoi penses-tu que j’envoie de l’argent à certain missionnaire en Chine... ?

À ce moment le téléphone sonna.

Avant de répondre à l’appel, Guy consulta machinalement sa montre.

1 h. p.m.

– Allô, dit-il.

L’Arsène Lupin c.f. écouta, puis à plusieurs reprises jeta des OUI entrecoupés de silences.

– Très bien, maître, dit-il enfin, je serai à votre hôtel dans une heure au plus tard.

– Une excellente et sensationnelle nouvelle pour toi peut-être. Sais-tu qui m’appelle ?

– Non, dis...

– Charles Geoffroy...

– Le C.R., et l’M.B.E. ?

- Le plus grand criminaliste de son temps.
- Il doit bien avoir 80 maintenant.
- Oui il est un peu plus vieux qu’Alexandre Taschereau...

Guy dit :

– Ce noble vieillard a accumulé toute une série de dangereux secrets criminels au cours de sa longue et fructueuse carrière.

Paul demanda :

- Que te veut-il ?
- Sa vie est en danger ; il veut que je te protège... Il a trop parlé et l’assassin doit le faire taire ou descendre la dernière marche de la vie, la corde au cou.
- C’est tout ce que tu sais, Guy...
- Oui, pour le moment.
- Tu m’emmènes... ?
- Je ne voudrais pas te priver de ta sadique jouissance des crimes des autres.
- Alors où allons-nous ?

– À Val David, dans les montagnes laurentiennes, à l’HIGHLAND INN.

Paul fit :

– Je connais cet hôtel qui est comme accroché au dessus d’un bijou de lac, au flanc de la montagne... C’est un spectacle qui est le grand rêve des paysagistes, spectacle d’un pittoresque incomparable...

– Allons, fit Guy, allons, car je me ferais des reproches amers si j’arrivais trop tard.

Quelques minutes plus tard ils filaient sur le boulevard du curé Labelle, droit comme une flèche de plusieurs milles.

Paul se gardait bien de consulter l’indicateur de la vitesse, de crainte d’être glacé de peur.

En effet Guy n’a-t-il pas toujours été un véritable maniaque du 100 à l’heure, mais un maniaque doté d’une veine interminable qui semblait devoir tenir toujours...

Quand il quitta le boulevard pour s’engager dans une route de troisième classe, conduisant à l’hôtel, il ralentit.

Bientôt après il stoppa et les deux hommes entrèrent dans l'HIGHLAND INN.

II

L'épouvantable secret

Quand madame Scroggie, la propriétaire de l'hôtel les reçut à la porte de son hôtel, Guy lui demanda avec une certaine anxiété :

– Comment va maître Geoffroy ?

– Mal, dit-elle, le docteur Grignon, de Sainte-Agathe, est à son chevet ; la crise cardiaque est aiguë, persistante.

D'un ton gelé, presque voilé, elle ajouta :

– Il y a autre chose.

– Ah...

– Je crois qu'on a tenté d'assassiner maître Geoffroy.

Guy et Paul tressaillirent.

– Comment cela ?

– Bien, cet après-midi j’ai envoyé conduire le vieux maître dans mon automobile, chez son vieil ami Sir Thomas Soulanges qui demeure de l’autre côté du lac.

– Oui ?

– La chambre de M^e Geoffroy est située au 3^e étage. Je fus fort surprise de le rencontrer pantelant, hors d’haleine au palier du 3^e. Je savais que sa terrible maladie de cœur lui interdisait les escaliers. « Mais pourquoi n’avez-vous pas pris l’ascenseur, maître ? » lui demandai-je anxieusement. Entre deux spasmes il me répondit : « Il est hors d’ordre. » Stupéfaite, après l’avoir aidé à se coucher, je me rendis à la cage de l’ascenseur automatique et d’une pression de doigt le fis montrer au troisième...

– Il fonctionnait ?

– Oui. Je descendis au rez-de-chaussée et sortie de la cage pour constater avec stupeur qu’une carte était accrochée au grillage extérieur...

Guy dit :

– Cette carte annonçait l’ascenseur en mauvais ordre ?

– Oui, je ne comprends rien.

– Au contraire, moi, je comprends, dit le voleur et homme de bien.

– Moi aussi, dit Paul.

Guy reprit :

– Il y a un meurtrier infernalement habile quelque part dans les environs. Il en veut au vieux maître. Il sait que les escaliers lui sont mortels ; et il le force, par la nouvelle menteuse de la carte, à en gravir trois. Mais nous perdons un temps précieux peut-être. Madame Scroggie... ?

– Oui, monsieur ?

– Voulez-vous nous conduire à la chambre du patient ?

Paul demanda :

– Vous avez dit, je crois, que le docteur Grignon était avec maître Charles... ?

– Oui.

– Allons.

La propriétaire de l'hôtel laissa les deux hommes à la porte de la chambre.

Ils entrèrent marchant sur la pointe des pieds. À voix basse, Guy demanda au docteur Grignon :

– Comment va le maître ?

– Oh, M. Verchères, ces crises cardiaques provoquent des réactions imprévues à la science médicale ; le médecin doit se contenter dans les circonstances d'espérer le mieux tout en craignant, hélas, le pire.

Étendu sur le lit, le visage terreux, l'avocat Geoffroy descella faiblement ses paupières.

Son regard s'alluma d'un rayon chaud quand il vit l'Arsène Lupin de chez nous.

– Enfin, dit-il, c'est vous ! Approchez votre oreille de ma bouche...

– Ne fatiguez pas trop le patient, ordonna-t-il.

– Oui, docteur.

Geoffroy dit faiblement :

– J'ai eu de terribles et longues expériences

criminologiques dans ma vie. J'ai vu aujourd'hui des yeux assassins regarder, contempler la cicatrice à l'oreille d'une jeune fille. Non, je ne peux pas me tromper. Ce regard trahissait l'âme froide et noire d'un tueur.

Essoufflé le vieillard se tut :

– Cette fille est en danger, reprit-il ; et mon très vieil ami Sir Thomas Soulanges l'est peut-être lui aussi. Oh...

La figure du malade exprima une douleur aiguë.

Ses traits se crispèrent.

Le docteur prit le poignet du malade qui au même moment eut un spasme terrible après quoi il s'affala dans le lit, immobile.

Grignon lui souleva une paupière et examina l'iris de l'œil :

– Il ne parlera plus, dit-il.

– Il est mort ?

– Oui, hélas !

Guy jura :

– Il n’a pas eu le temps de me révéler tout le secret ; mais je promets sur la tête de ce grand et noble mort, de le venger et de venger les autres victimes qui peut-être tomberont sous les coups du mystérieux assassin.

Il ajouta, s’adressant au docteur :

– Vous connaissez Sir Thomas Soulanges ?

– Très bien ; je le traite.

– Je ne sais de lui que ce qui est officiel ; c’est un grand historien, un grand homme politique que le roi a décoré ; qu’ajouteriez-vous à cela, vous docteur ?

– J’ajouterai que sa vie privée est tout aussi franche et noble que sa vie publique.

– Il est marié ?

– Veuf.

– Il a des enfants ?

– Un fils, Raymond. Un désœuvré qui humilie son père parce qu’il aime mieux flâner que travailler,, croyant que la vie doit être une interminable partie de plaisir.

– Marié ce Raymond ?

– Oui, à une beauté exotique, étrange, du nom de Pierrette David-Soulanges ; une de ces femmes qui sont détestées des honnêtes femmes et pour lesquelles les hommes font d'étranges folies.

Paul Verchères remarqua :

– Ce Raymond et cette Pierrette seraient des suspects naturels s'il advenait une affaire criminelle.

– Oui, en effet.

Guy demanda :

– Sir Thomas a-t-il d'autres proches ?

– Oui, il a une fille adoptive ; celle-là c'est du bon monde par exemple, très dévouée à son bienfaiteur.

– Son nom ?

– Charlotte Cordier.

– A-t-elle une histoire ?

– Tout ce que je sais d'elle, c'est qu'elle était fiancée à Raymond, cela à la très grande joie de

sir Thomas...

– Et puis ?

– Et puis Raymond Soulanges rompit brutalement les fiançailles, la braquant là pour marier Pierrette David.

– Y a-t-il des serviteurs pour compléter cet ensemble ?

– Deux ou trois servantes, des filles de cultivateurs des alentours, et le vieux Tancrède Marand, valet de chambre de sir Thomas depuis de très nombreuses années.

Les deux hommes étaient toujours dans la chambre du mort.

Grignon se leva :

– Il est temps que je m’occupe du pauvre Charles Geoffroy.

On frappa à la porte qui s’ouvrit.

Madame Scroggie parut.

Elle était très pâle.

Elle tremblait même.

– Sir Thomas Boulanges est mort, dit-elle lugubrement.

Elle ajouta :

– Assassiné.

– Hein ? dit Paul.

– Je m’y attendais, dit Guy qui ajouta :

– Comment l’avez-vous su, madame ?

– Tancrède Marand vient de me le dire au téléphone. Il m’a demandé d’annoncer avec ménagements la nouvelle au vieux maître.

– Le maître n’apprendra plus rien...

Madame Scroggie regarda le cadavre sur le lit et poussa un OH ! de stupéfaction.

Elle murmura :

– Le malheur est dans nos montagnes.

Guy lui demanda :

– Marand a prévenu la police ?

– Oui, il dit qu’un certain Théo Belœil, qui est chef de l’escouade des homicides de la police provinciale, s’en vient à toute vitesse.

Paul sourit :

– Il aura beau aller vite, tu arriveras, hein, Guy, avant lui sur la scène du crime,

– Comme d’habitude d’ailleurs, fit Guy négligemment, mais d’une savante négligence. .

Puis il demanda à madame Scroggie :

– Vous viendrez bien avec nous chez Sir Thomas... ?

– Mais pourquoi ?

– Pour nous indiquer le chemin ; j’ai peur de m’écarter dans le labyrinthe des petites routes enrubannant la forêt montagnaise...

– Très bien, M. Verchères.

Quelques minutes plus tard Guy pénétrait dans la chambre où Sir Thomas Soulanges avait été assassiné.

Belœil n’était pas encore arrivé.

III

Tancredi Marand

Tancredi Marand était un grand et mince vieillard dont la sveltesse était accentuée par un long gilet genre Prince-Albert et dont les traits fins exaltaient une grande bonté et une douceur infinie.

Le vieux serviteur venait d'accueillir Guy et Paul.

– Vous n'avez pas mis de temps à arriver, M. Belœil, dit-il.

– Je ne suis pas Belœil, protesta Guy.

Il ajouta, moqueur :

– Je suis un homme intelligent, moi.

– Qui êtes-vous donc alors ?

– Guy Verchères.

Le visage de Marand s'illumina de joie :

– Oh, s'écria-t-il, cela me rassure ; je suis certain maintenant que le crime affreux ne demeurera pas impuni.

Paul intervint :

– Ne parlez pas du crime, Tancrede...

– Que voulez-vous dire ?

– Il n'y a pas eu un mais deux crimes.

– Charles Geoffroy est mort, fit Guy.

– Oh...

La physionomie du vieux serviteur accusa une seconde peine qui montait en lui :

– Assassiné ? demanda-t-il.

– Oui, répondit Guy ; mais je soupçonne fort que s'il y a eu deux crimes, il n'y a en l'occurrence qu'un seul meurtrier.

Après une courte pause, il reprit :

– Mais nous perdons un temps peut-être précieux. Voulez-vous nous conduire au cadavre...

Marand les précéda silencieusement du corridor où il se trouvaient vers un escalier large, aux marches bien capitonnées.

Ils le gravirent pour suivre un long corridor au bout duquel se trouvait une porte entrebâillée.

Ils entrèrent dans la double pièce. D'un côté, il y avait une bibliothèque meublée de milliers de livres et d'un immense pupitre.

De l'autre côté, c'était la chambre à coucher de sir Thomas Boulanges. La dépouille mortelle de sir Thomas était étendue sur son lit.

Les draps blancs étaient inondés de petites mares rouges.

Le visage avait été rendu méconnaissable par les coups de l'assassin.

Le nez avait été défoncé, aplani à l'égalité des joues. Il y avait dans le crâne une cavité profonde qui révélait qu'il avait été défoncé, mettant à jour la matière grise du cerveau.

Paul s'écria :

– Quelle horreur !

Il ajouta :

– Selon toi, Guy, quel instrument a-t-on utilisé pour administrer ces terribles coups ?

Guy regarda autour de lui.

Ce ne fut pas long.

Il sortit son mouchoir de sa poche, se baissa et enroula le mouchoir autour du manche d'un gros marteau de bois qu'il souleva avec précaution pour éviter d'annihiler les empreintes digitales possibles.

Paul demanda :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Guy dit :

– Tu n'as donc jamais joué au croquet, toi ?

– Ah, oui, c'est un maillet de croquet.

– En caillac par dessus le marché. Comme tu le sais, le caillac est presque aussi dur que l'acier.

Guy examina longuement le maillet.

Puis il dit :

– Il n'y a aucun doute possible ; ce maillet est

l'arme du crime. Il y a du sang dessus et des cheveux tenus par ce sang coagulé. Je suis sûr que le médecin légiste, le docteur Lafontaine, établira que les cheveux du maillet viennent de la tête de sir Thomas.

Il posa le maillet sur la table de chevet, tout près, et demanda au vieux serviteur :

– Vous savez à qui cet instrument de croquet appartient ?

Tancrede allait mettre la main sur le maillet, mais d'un geste brusque le voleur et homme de bien s'interposa :

– Il ne faut pas, dit-il, les empreintes sont fragiles et très faciles à oblitérer...

– Oh, excusez-moi, je ne savais pas.

Guy répéta sa question :

– Pouvez-vous me dire à qui appartient ce maillet ?

Le vieillard se pencha sur le gros marteau de bois dont, sans y toucher, il examina le manche.

Puis il indiqua du doigt deux lettres qui y

étaient incrustées : R. S.

Marand expliqua :

- C’est le maillet de M. Raymond.
- Raymond Boulanges, le fils de sir Thomas ?
- Oui.

À ce moment il y eut une commotion à la porte extérieure.

– Ça, fit Guy, c’est mon gros et idiot ami Théo Belœil, le chef de l’escouade des homicides de la police provinciale ; voulez-vous aller lui ouvrir la porte avant qu’il ne défonce.

Bientôt Belœil entra avec Paulot et le docteur Émile Lafontaine.

Quand il vit Guy, Théo prit un air de stupéfaite surprise :

- Ça parle au diable, s’écria-t-il, il arrive encore avant moi.
- Comme d’habitude d’ailleurs.

Guy reprit :

- Tu me mets en charge et tu m’obéis... ?

– Or else... ?

– Ou bien je te flanque là et te laisse t’embourber dans un fatras de preuves contradictoires.

Théo leva les bras au ciel :

Puisqu’il le faut, ex-voleur...

– Ne pose pas au martyr ; tu sais bien que je travaille dans l’ombre et qu’à la fin c’est toujours toi qui as le crédit...

Paul accentua :

– Oui, le crédit glorieux.

– Oke, fit Belœil. Je suis à vos ordres, grand Lupin c.f.... Ordonnez, votre humble serviteur exécutera...

– Tu vas, dit Verchères, rassembler dans une pièce unique qui ne doit pas être la chambre de Raymond Boulanges, tous les occupants de la maison...

– Et après... ?

– Tu les garderas là.

– Très bien ; que leur dirai-je ?

– Rien.

Le gros visage rubicond de Belœil s’allongea :

– Tu pourrais toujours m’éviter ces petites humiliations.

– Pour t’exercer tu pourrais dès maintenant tenir fermée ta boîte à inepties.

Raide comme un nazi Théo pivota sur ses talons et sortit.

Le docteur Lafontaine avait commencé l’examen du cadavre.

Guy lui dit :

– Je désirerais savoir au plus tôt si le sang sur le maillet est de la même catégorie médicale que celui de la victime. Et aussi si les cheveux sur le marteau de caillac sont ceux du mort.

– Ce ne sera pas long, promit le médecin.

Verchères se tourna vers Paulot :

– Toi, dit-il, relève les empreintes sur le manche du maillet, après quoi tu iras prendre celle de tous les occupants de la maison...

– Très bien, boss.

S'adressant au vieux Marand, il commanda :

– Conduisez-nous, mon cousin Paul et moi, à la chambre de Raymond Soulanges.

Ils sortirent et se dirigèrent à l'autre bout du corridor qui se terminait par une porte.

Tancrede l'ouvrit et ils entrèrent.

Sans hésiter, l'ex-voleur et homme de bien se dirigea vers la garde-robes et en sortit un, deux, puis trois habits.

Le troisième habit paya des dividendes.

Il y avait sur les culottes et sur le gilet de très nombreuses taches rouges.

– Du sang ? demanda Paul.

– Probablement, en tout cas Lafontaine nous le dira, répondit Guy.

Il était à examiner le gilet quand soudain il tressaillit.

– Tiens, tiens, tiens...

– Qu'y a-t-il ? questionna Paul.

– Regarde ces trois grands cheveux blonds sur

les épaules.

– Des cheveux de femme...

Guy porta le collet du gilet à son nez et aspira.

– Pourquoi fais-tu ça ? demanda Paul.

– Il y a des traces de poudre parfumée à l'intérieur du collet.

Il ajouta :

Des cheveux blonds et de la poudre ; le médecin légiste nous dira bientôt à qui ces deux articles appartiennent.

Il reprit :

– Paul...

– Oui ?

– Va dire à Belœil de m'amener ici Raymond Soulanges et de ne pas dire un seul mot pendant que je questionnerai le suspect.

– Très bien.

IV

Raymond Soulanges

Soulanges fils était un beau mâle dont les poches sous les yeux annonçaient qu'il brûlait par les deux bouts la chandelle de la vie.

Il était très pâle et nerveux quand le gros Théo le mit en présence de Guy Verchères.

– Asseyez-vous, mon ami, dit l'ex-voleur, et permettez-moi d'abord de vous assurer de ma plus profonde sympathie.

Les paroles de Guy parurent soulager le jeune homme dont les épaules se redressèrent.

– Merci, dit-il simplement.

– Votre père, continua Guy, était un noble et très grand homme ; lui connaissiez-vous des ennemis ?

– Des adversaires politiques, oui, mais des ennemis assassins, très certainement non.

– Bien, avait-il de la fortune ?

– Oui.

– Combien ?

Une centaine de mille piastres en solides débentures et à peu près autant en immeubles.

– Connaissez-vous le contenu de son testament ?

– Oui, il nous a dit à Charlotte et moi, que sa fortune, à sa mort devrait être divisée entre la jeune fille et moi. Charlotte Cordier était la fille adoptive de mon père ; il entretenait à son égard une très précieuse amitié.

– Et vous ?

Le jeune rougit :

– Je l’ai toujours considérée comme une petite sœur. Mon père aurait bien aimé que je la marie ; mais je ne l’aimais que d’amour fraternel...

– Pourtant vous avez été fiancés tous les deux...

– Ah, vous savez... En effet c'est vrai. Cédant à la pression qu'exerçait sur moi mon père, je me promis à elle ; mais quelque temps après, je rencontrai Pierrette David...

Un pâle sourire se dessina sur sa figure :

– C'était l'amour, dit-il, le grand amour, l'amour auquel on ne peut résister.

– Connaissez-vous Charles Geoffroy ?

– Connaissez... vous dites « CONNAISSEZ ». Oh, il est... ?

– ... mort, oui.

Guy scanda :

– Assassiné.

Comme d'un firmament sans nuage, un coup de tonnerre éclata, imprévisible :

– Raymond Boulanges, demanda Guy, pouvez-vous expliquer comment il se fait que votre maillet de croquet ait été l'instrument qui a accompli le meurtre de votre père ?

D'un bond Boulanges se leva et portant la main à son cou, poussa un imprécis cri d'alarme.

Guy dit :

– Asseyez-vous.

Il reprit :

– Vous êtes-vous changé de complet aujourd’hui ?

– Mais non, j’ai toujours porté celui qui me recouvre actuellement.

– Regardez cet habit sur le lit.

Boulanges obéit.

– Il est à vous ?

– Oui

– Comment expliquez-vous qu’il soit taché de sang ?

Très pâle, le jeune homme répondit :

– Je ne m’explique pas...

On frappa à la porte.

Belœil ouvrit.

C’était Paulo.

L’expert dit :

– Je viens de découvrir quelque chose, Guy.

– Quoi ?

– Les empreintes sur le manche du maillet sont celles de monsieur...

Du doigt il désignait Raymond Soulanges.

Guy prit le gilet taché de sang sur lequel il y avait trois cheveux blonds et des traces de poudre :

– Va porter ça à Lafontaine, dit-il.

– Que veux-tu savoir ?

– Je veux savoir à qui appartiennent et les cheveux et la poudre.

Paulot allait sortir quand il s'écria : :

– Ah, j'oubliais...

– Quoi donc ?

– Lafontaine m'a demandé de te dire que le sang sur le maillet est de la catégorie de celui de la victime.

– Et les cheveux aussi sur le maillet ?

– Ce sont bien ceux de sir Thomas.

Belœil demanda :

– Alors il est temps d’arrêter Soulanges ?

Furieux, Guy hurla :

– Ne t’ai-je pas dit de te taire, imbécile !

Déconfit, Théo se réfugia dans une sorte de citadelle de silence :

L’Arsène Lupin c.f. s’adressant au suspect, lui demanda :

– Avez-vous fait un cours classique ?

– Oui.

– Étiez-vous un des derniers de votre classe ?

– Non, j’étais toujours parmi les cinq premiers. J’ai d’ailleurs conquis haut la main mon baccalauréat ès-arts.

– Alors c’est clair, ce n’est pas vous le meurtrier.

Belœil fit :

– Hein ?

– Silence !

Guy expliqua :

– Vous êtes innocent, mon ami, parce qu’un écolier qui compte parmi les cinq premiers de sa classe et qui est b.a. par dessus le marché ne peut pas avoir commis un meurtre aussi imbécile parce qu’il est trop intelligent pour cela.

Il détailla :

– Quand la preuve est trop précise, trop complète contre un homme, c’est généralement signe qu’il y a anguille sous roche, qu’il y a tentative de frame-up. Si vous étiez l’auteur du crime vous n’auriez pas été assez imbécile pour laisser non seulement votre maillet mais aussi vos empreintes digitales sur les lieux.

– Vous me soulagez d’un poids énorme, monsieur.

Avec un pâle sourire Boulanges ajouta :

– Je voyais déjà la potence à l’horizon.

Guy dit :

– Quand êtes-vous venu pour la dernière fois dans votre chambre ?

– Aujourd’hui ?

– Oui.

– Je n’y suis pas venu depuis ce matin.

– Où avez-vous passé la soirée ?

– Souvent je me promène des soirées entières dans les sentiers sauvages de la forêt montagnaise ; ça arrive surtout quand...

Il hésita puis se décida :

– Quand j’ai la gueule de bois du lendemain de la veille. L’air pur du soir me ravigote.

– Je comprends ; et c’est ce que vous avez fait en cette soirée qui s’achève ?

– Oui.

– Quand avez-vous appris le meurtre ?

– J’entrais lorsque j’entendis Tancredi pousser un cri de détresse.

– Qu’était-il arrivé ?

– Notre vieux serviteur venait de découvrir le crime.

– Oui, chaque soir, quand père se mettait au lit, Tancredi lui apportait un verre de lait chaud

pour le porter à dormir.

Guy demanda :

– Sir Thomas avait-il couché Marand sur son testament ?

– Ah, oui, j’oubliais ; il hérite de \$10,000.

L’ex-voleur songea :

Bien des hommes ont assassiné pour moins de \$10,000 piastres.

La cause s’orientait-elle vers le vieux serviteur ?

– Laissez-moi seul, dit-il à Belœil et Soulanges.

Quand les deux hommes furent sortis Guy essaya en pensée de reconstituer tous les fils épars de cette affaire embrouillée.

Soulanges n’était pas coupable.

Et pourtant...

Si un autre portant des gants avait tué sir Thomas avec le maillet, ces gants auraient au moins rendu floues les empreintes de Raymond.

Or elles étaient très nettes.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Était-ce un parfait frame-up contre le jeune homme ?

Soudain Guy eut une idée qui le fit tressaillir...

Oui...

Si le maillet n'était pas l'arme du crime... ?

Ça avait du bon sens...

Le meurtrier commet le forfait avec une autre arme ; puis il tache de sang et orne de cheveux le maillet en se gardant bien de toucher au manche où sont les empreintes...

Alors... ?

Alors qui était l'assassin ?

Il sortit de la chambre.

Belœil l'attendait à la porte.

Il lui ordonna :

– Va me chercher Tancrède Marand.

V

L'histoire de Tancrède

Verchères réintégra la chambre de Soulanges.

Il s'assit sur le pied du lit et reconstitua le drame à grands traits.

D'abord Geoffroy.

Le vieux maître était le détenteur d'un secret que sa grande science et ses hautes connaissances en psychologie criminelle lui avaient fait percevoir.

Secret qui avait trait à une cicatrice à l'oreille.

Cicatrice qui révélait quelque chose de terrible.

Évidemment il y avait relation, tel qu'il l'avait d'abord cru, entre les deux meurtres.

Geoffroy avait été assassiné parce que, vivant, il aurait pu désigner du doigt le meurtrier de son

ami Sir Thomas.

À ce moment deux petits coups discrets furent frappés à la porte.

– Entrez.

Le vieux serviteur parut.

– Asseyez-vous, mon bon ami.

Guy reprit quand le vieillard eut obtempéré :

– Il y avait longtemps que vous travailliez pour votre maître ?

Tancrede sourit faiblement :

– Oui, depuis très longtemps.

Il soupira :

– Depuis presque toujours.

– Sir Thomas vous traitait bien ?

– Oh, mieux que cela, monsieur ; j'étais à ses yeux moins un serviteur qu'un véritable ami.

– Et vous ?

Marand ne put réprimer une lippe.

Cette lippe s'accrut, le sentiment dominant sa volonté, devint un sanglot, et Guy eut alors le

lamentable spectacle d'un vieillard pleurant, sanglotant comme un petit enfant.

Ému, Guy lui prit les épaules et le consola doucement.

Parmi ses larmes le vieux émiettait des paroles :

– Sir Thomas, monsieur, était le plus grand, le plus noble des hommes ; il avait un cœur d'or. C'est affreux qu'il soit mort ainsi. Ça prend un monstre pour avoir commis un crime pareil.

Guy dit :

– Alors, cher vieil ami, vous allez m'aider à pincer le coupable.

– Oh, oui ; mais comment puis-je... ?

– En fouillant dans votre passé, en n'omettant point le plus petit détail que vous founira votre mémoire...

Verchères se recueillit.

Puis il demanda :

– Parlez-moi donc d'une cicatrice à l'oreille que porterait une certaine personne de votre

entourage.

Le doux regard du vieillard sembla rétroviser pour se plonger dans le lointain, en arriéré.

Après un long silence il commença :

– C’était il y a plusieurs années. Raymond avait neuf ans et Charlotte en avait sept.

« Soudain, pendant un après-midi de juillet, Charlotte arriva en courant et en sanglotant.

« Elle se jeta dans les bras de Sir Thomas qui remarqua tout de suite qu’une de ses oreilles saignait.

– Qui t’a blessé ? demanda sir Thomas.

« Elle répondit :

– C’est Raymond.

– Mais pourquoi ?

– Il dit que je suis une petite fille sans père et que je lui vole son papa.

« Maître Geoffroy était en visite chez Sir Thomas ce jour-là.

« Il parut alors dans la grande allée qui conduit

à la maison.

– Cette petite fille a raison, Raymond l’a mordue cruellement à l’oreille lui reprochant l’amour que son père lui vouait à elle.

M^e Geoffroy ajouta :

– Thomas ?

– Oui, Charles ?

– Cela peut te sembler un négligeable sentiment infantin...

– Tu ne le penses pas toi-même ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Il ne faut pas oublier que les criminels ont été eux aussi des enfants.

– Que veux-tu dire ?

– Il y avait dans les yeux du petit Raymond une lueur qui ne m’a pas trompé.

– Une lueur... ?

– Oui, une lueur criminelle.

– Hein ?

– Oui, au moment où le petit Raymond mordait sa sœur adoptive, il y avait en lui une potentialité de crime futur.

– Et elle, la petite ?

« M^e Geoffroy dit alors :

– Tu as vu le portrait de la grande criminelle Mata Hari ?

– Oui.

– Eh bien, Charlotte, au moment de la morsure, avait le regard de Mata Hari. »

Le vieux Tancrede se tut.

– Et après ? demanda Guy.

– C'est tout, M. Verchères ; le maître me commanda alors deux verres de fine, et quand je revins avec le cabaret ils parlaient d'autre chose.

L'ex-voleur et homme de bien réfléchit longtemps.

Après quoi il dit :

– Aujourd'hui Geoffroy est venu ici ?

– Oui.

– Ne s’est-il pas passé quelque chose en sa présence ?

– Que voulez-vous dire ?

– N’a-t-il pas été question de la cicatrice à l’oreille ?

– Oh !

– Qu’est-ce ?

– Madame Pierrette suggéra une course à pied entre elle et Charlotte avec comme folâtre enjeu deux becs de Sir Thomas et de M^e Geoffroy.

– Oui ? La course eut lieu ?

– Oui.

– Et la gagnante fut... ?

– Madame Pierrette. Mais ce n’est pas tout.

– Non ? Quoi donc ?

– Pendant la course Mademoiselle Charlotte perdit un de ses pendants d’oreilles. Elle en porte, toujours pour cacher sa cicatrice.

– Je comprends ; poursuivez.

– Quand elle s’en aperçut elle regarda

Raymond.

– Et... ?

– Et Raymond la regarda à son tour.

– Puis... ?

– Puis ils regardèrent tous deux Sir Thomas. Je remarquai alors que maître Geoffroy surveillait ces multiples regards. Il était avec moi près de Sir Thomas. M^e Geoffroy se penchant à l'oreille de Sir Thomas et je l'entendis qui lui disait : « Ces deux enfants sont à surveiller ; je viens de retrouver dans leurs regards ce que j'y avais lu il y a quelques années. S'il se commet un crime ici, crime dont tu seras peut-être la victime, Thomas, je saurai bien quel en est l'auteur. »

Verchères demanda :

– Est-ce tout ?

– Non. M^e Geoffroy, à son âge, ne portait pas beaucoup la boisson. Il prit un verre de trop. Je le vis soudain se lever et se diriger en titubant légèrement vers M. Raymond à qui il parla à l'oreille. Puis il répéta la même chose avec mademoiselle Charlotte.

Guy rumina :

– Évidemment Geoffroy avait alors trop parlé, annonçant au meurtrier ou à la meurtrière qu’il prévoyait un crime.

Voilà pourquoi on lui avait définitivement scellé la bouche.

Or comme Raymond était intelligent il ne pouvait point avoir commis un crime aussi idiot.

S’il était innocent il ne pouvait y avoir qu’une solution.

Charlotte Cordier était la coupable.

Et pourtant... ?

Oui...

Peut-être...

Il dit à Marand :

– Voulez-vous demander à Belœil de m’emmener la femme de Raymond, Pierrette David-Soulanges...

– Certainement, monsieur.

VI

Pierrette

Belœil entra précédé de Pierrette David-Soulanges.

Guy la regarda longuement.

Elle était très belle ; il y avait dans les traits de son visage une félinité dangereuse, un je ne sais quoi de provoquant, d'attirant, comme un mystérieux aimant qui soulevait la passion charnelle de l'homme éternel.

Ses formes avaient toute la souplesse arrondie de la PIN-UP GIRL américaine.

Elle supporta avec une savante négligence le regard inquisiteur de Guy.

Celui-ci se tourna vers Belœil :

– Les autres sont toujours bien gardés ?

demanda-t-il.

– Certainement.

– Alors tu peux disposer.

Théo rougit sous cette nouvelle indignité.

Brusquement il pivota sur ses talons et sortit en faisant claquer la porte.

Guy sourit de l'attitude de son vieux copain, puis il porta son sourire sur Pierrette qui le lui rendit d'une certaine façon qui voulait en même temps tout dire et ne rien dire.

Brusquement Verchères lui demanda :

– Que pensez-vous de Charlotte Cordier ?

Elle ne répondit pas tout de suite.

Guy contemplait sa chevelure noire comme de l'ébène.

Il pensa :

Comment se faisait-il qu'il y avait trois cheveux de femme blonde sur le gilet du mari de cette étrange femme... ?

Des cheveux blonds et de la poudre

parfumée...

Il répéta :

– Que pensez-vous de Charlotte ?

Elle répondit par une question :

– Vous croyez que mon mari a été placé dans un traquenard ? Je signifie ceci : Vous croyez qu'il n'est pas coupable mais que quelqu'un, le meurtrier véritable a organisé la preuve de façon à ce que mon mari soit pendu ? N'est-ce pas ?

Guy répliqua :

– C'est possible.

– Eh bien, savez-vous qui a « framé » Raymond.

– Non.

– C'est la fille Cordier. Elle déteste mon mari.

– Si elle le hait tant que ça pourquoi ne l'a-t-elle pas assassiné, lui, au lieu de s'attaquer à son père, Sir Thomas ?

– Oh, la combinaison est machiavélique. La Charlotte a voulu faire d'une pierre deux coups. Selon la loi, l'assassin ne peut hériter de sa

victime. Raymond étant jugé coupable, sa part d'héritage de Sir Thomas allait automatiquement à la Cordier. Ainsi elle satisfaisait ses deux passions dominantes : sa haine et sa cupidité.

Guy remarqua admirativement :

– Madame, vous méritez de compter Sherlock Holmes parmi vos ancêtres.

Il ajouta :

– Théoriquement votre raisonnement est parfait ; mais pouvez-vous en pratique le revêtir de preuves convaincantes ?

– Évidemment non ; c'est à vous à faire ça.

– Bien répondu, madame.

Après une pose il termina :

– Vous pouvez retourner avec les autres maintenant.

Avant de le quitter elle lui dit :

– Quand cette sale affaire sera terminée, j'adorerais vous revoir, cher ami.

Son regard donnait à ses paroles une signification plutôt précise.

Guy en fut d'abord flatté.

Puis, quand il fut seul, il marmonna :

– La garce, elle cherche à m'enfirouaper...

Il sortit et rencontra Paulot :

– Mon gros, dit-il, tu vas aller chez madame Scroggie, à l'hôtel HIGHLAND INN.

– Pourquoi ?

– Tu demanderas à madame de te remettre l'affiche de carton dont on se sert pour annoncer que l'ascenseur est en mauvais ordre.

– Très bien ; et après ?

– Tu manipuleras l'affiche avec grand soin ; car à ton retour ici tu auras à y relever les empreintes qui y adhèrent afin de les comparer à celles des habitants de cette maison.

– Je comprends.

Quand Paulot l'eut quitté Verchères se dirigea vers la chambre du crime.

Le docteur Lafontaine était seul avec ses fioles, ses creusets, et ses sels à réactions chimiques.

- Vous avez trouvé quelque chose, docteur ?
- Oui, le sang sur le gilet est de la catégorie de Sir Thomas.
- Ça, ce n'est pas le Pérou ; j'en étais sûr moi-même.

Guy questionna :

- Et les trois cheveux blonds ?

Lafontaine sourit :

- Ce n'était pas difficile ; il n'y a qu'une blonde dans la maison.

Le médecin éclata de rire :

- Verchères, si tu avais vu la figure ahurie de Charlotte Cordier quand je lui ai demandé la permission de lui arracher quelques-uns de ses blonds cheveux, tu rirais toi-même en ce moment de cette réminiscence.

- Tu ne pouvais pas prendre des ciseaux et lui offrir, non de les arracher, mais de les couper.

– Non..

– Pourquoi ?

- Comment ? Tu ne sais pas cela ?
 - Je ne suis pas un expert médico-légal, moi. Pourquoi les arracher au lieu de les couper ?
 - Parce que la racine du cheveu est essentielle aux fins d'identification.
 - Oh, oui, je comprends.
 - Et quel est le résultat de l'analyse ?
 - Résultat concluant ; les trois cheveux trouvés sur l'épaule du gilet proviennent de la chevelure de Charlotte Cordier.
 - Je m'attendais à cela.
- On frappa à la porte.
- C'était le docteur Grignon.
- Bonjour, jeune Lafontaine, dit-il.
- Il ajouta immédiatement :
- Tu vas m'aider.
 - Volontiers.
 - C'est la première fois que je suis mêlé à une cause de meurtre. Que dois-je faire ? Comment dois-je préparer le certificat de décès de l'avocat

Geoffroy ?

– Il faut qu’il demeure en suspens jusqu’après l’enquête du coroner.

Guy demanda à Grignon qui contemplait les fioles, les creusets et les sels :

– Vous en avez fini avec Lafontaine ?

– Oui.

– Eh bien, moi, pas.

– Que veux-tu savoir encore ?

– La poudre blanche parfumée... ?

– J’en ai trouvé deux boîtes identiques, l’une dans la chambre de Pierrette David-Soulange et l’autre dans celle de Charlotte Cordier.

Verchères demanda :

– Tu ne quitteras pas la chambre du mort pour quelque temps ?

– Non, il faut que je fasse l’autopsie préliminaire.

– Très bien, si j’ai besoin de toi je viendrai.

Il sortit et demanda à Belœil de le conduire

dans la chambre de Charlotte Cordier.

Il fouilla dans tous les coins et recoins.

Ce fut le maillet de caillac qu'il trouva en premier.

Il le toucha.

Il était recouvert d'une vague humidité, comme si on l'avait lavé récemment.

Dans la salle de bain attenante à la chambre, il trouva dans un panier à linge sale une paire de gants de femme tachés de rouge.

Verchères prit le maillet et les gants et les apporta à Lafontaine :

– Doc, dit-il, je voudrais savoir si le sang sur ces gants réagira de la bonne manière. Et aussi, tu me diras s'il reste sur ce maillet des traces de sang. Fais vite.

Le docteur remarqua :

– La méthode Carnot est très rapide.

Il saupoudra de blanc le maillet, puis le vaporisa d'un liquide jaunâtre. Immédiatement une vapeur bleuâtre s'en dégaugea.

Lafontaine expliqua :

- Il y avait du sang humain sur ce maillet.
- De la bonne catégorie ?
- Oui. Et maintenant va pour les gants.

Il répéta le même manège scientifique sur les gants qui exhalèrent bientôt, eux aussi, une vapeur bleuâtre.

Lafontaine dit un seul mot :

- Idem.

Paulo entra sans frapper, avec un autre homme vêtu d'une salopette et d'une chemise bigarré de lumberjack.

Paulo dit :

- Guy ?
- Oui.
- Pourrais-je le parler privément ?

Verchères sourit :

- C'est si grave que ça ? Tu as fait l'examen de l'affiche de l'ascenseur ?
- Oui.

L'ex-voleur, Paulot et le brave habitant sortirent.

Dans le corridor Guy demanda à ce dernier :

– Votre mon, mon ami ?

– Zénon Courtier.

Il ajouta dans un rire campagnard :

– Colon des terres de roche des pays d'en haut.

Les trois hommes disparurent dans la chambre de Raymond Soulanges.

VII

L'incroyable devient vrai

Guy, Paulot et Zénon Courtier sortaient de la chambre quelques minutes plus tard.

Ils se dirigèrent vers l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée, le descendirent, en pénétrèrent dans le grand salon dont les deux issues étaient gardées par deux constables provinciaux en uniforme.

Il y avait là, assis autour de la pièce, Raymond Soulanges, sa femme, Charlotte Cordier et le vieux Tancrede.

Belœil s'agitait comme un lion en cage, debout dans le milieu du salon.

Il demanda à Guy :

– Tu connais le coupable, Houdini ?

– Oui.

Il ajouta :

– L’assassin est actuellement dans cette pièce et... Belœil, tiens ton revolver prêt ; vous autres aussi constables.

C’était pour Verchères, le moment triomphal qu’il avait payé d’heures de déductions difficiles, ardues...

Il commença :

– L’homme est un être qui peut aspirer aux fins, aux idéals les plus sublimes ou tomber dans les crimes les plus affreux....

« Qui se serait douté, il y a une quinzaine d’années qu’une morsure d’oreille provoquerait le lamentable drame que nous vivons en ce moment ?

Il appela :

– Charlotte Cordier, racontez-nous votre morsure.

La jeune fille porta inconsciemment la main à son oreille, puis, comme mue par un ressort, elle

se leva :

– Monsieur Verchères, dit-elle, je ne comprends pas que la morsure que Raymond m’a infligée dans notre enfance ait quelque chose à faire avec le meurtre de mon père adoptif.

– Non ? fit Guy, détrompez-vous, mademoiselle. Charles Geoffroy avait été dans le temps témoin de la morsure. C’était un grand avocat qui connaissait à fond la science criminologique. Il a lu dans vos deux regards enfantins une puissante potentialité de crimes futurs.

« Or aujourd’hui même il a retrouvé la même potentialité accentuée.

« Vous Charlotte Cordier, et vous aussi, Raymond Soulanges, vous avez jeté sur Sir Thomas des yeux révélateurs.

« Révélateurs pour Geoffroy.

« Le grand avocat vous a parlé privément, Charlotte, aujourd’hui. Que vous a-t-il dit ?

– Il m’a dit que j’étais mieux de ne pas tuer papa.

– Et quelle a été votre réaction ?

– J’ai jugé que l’oncle Charlie avait la berlue, qu’il voulait faire une farce d’un goût douteux ou encore qu’il entrait dans sa seconde enfance ; il était d’ailleurs assez vieux pour ça.

Verchères se tourna vers Soulanges :

– Je suppose, dit-il, que le vieux maître décédé vous a dit la même chose ?

– À peu près.

Il ajouta :

– Et j’ai réagi comme Charlotte.

Gravement Guy remarqua :

– L’un de vous deux est menteur.

– Oui, menteur et assassin. Geoffroy en vous parlant ainsi signait son arrêt de mort.

« Le meurtrier ou la meurtrière qui devait tuer Sir Thomas ce soir-là savait que, vivant, Geoffroy le ou la pointerait du doigt ; on savait aussi que le pauvre cœur du vieil avocat lui prohibait de monter les escaliers. Alors on se glissa furtivement au dehors et on alla placer sur

la cage de l'ascenseur du HIGHLAND INN l'annonce indiquant que cet ascenseur ne fonctionnait pas temporairement, ce qui était faux.

« Pourquoi ?

« Pour que le vieil avocat fasse l'ascension des escaliers conduisant à sa chambre, ascension qui lui serait mortelle.

« C'était diabolique.

« Il n'y a point de meurtre parfait.

« Mais cette méthode constituait l'assassinat frisant la perfection.

« Puis on tua sir Thomas froidement, sauvagement, à coups de maillet de croquet.

« C'était clairement le maillet de Raymond Boulanges qui avait servi au crime.

« D'autres indices pointaient la culpabilité dans la direction du jeune homme.

« Il y avait d'abord sa vie désordonnée.

« Mais il y avait surtout les empreintes digitales sur le manche du maillet, empreintes de Soulanges ; il y avait un habit tacheté de sang.

« La preuve n'avait qu'un seul défaut.

« Elle était trop claire.

« Trop définitive.

« Elle classait le meurtrier dans la catégorie des imbéciles, des innocents, des morons, des bonasses.

« Ce que n'est pas le jeune homme.

« Je jugeai donc que Raymond était la malheureuse victime d'un frame-up.

« J'avais trouvé sur l'habit ensanglanté de Soulanges trois cheveux blonds de femme et des traces de poudre de toilette.

« Le médecin légiste a fait l'analyse des cheveux et de la poudre et a déclaré que les cheveux étaient ceux de Charlotte Cordier.

– Employez-vous la poudre BEAUTY DIVINE ? demanda-t-il.

– Non.

– Comment expliquez-vous alors la présence d'une boîte de cette poudre sur votre meuble vanité ?

Pierrette rugit :

– La Cordier voulait non seulement framer mon mari, mais moi aussi.

La voix de Charlotte s'éleva blanche, apeurée :

– Monsieur Verchères, m'accusez-vous d'avoir assassiné mon bienfaiteur ?

Guy ne répondit pas à cette question.

À la place, il en posa une autre :

– Vous avez un maillet de caillac, vous aussi ?

– Oui.

– Où est-il ?

– Mais dans ma chambre.

– Comment expliquez-vous qu'il soit taché de sang ; du sang de la catégorie de celui de sir Thomas ?

Alors, sans plus de gestes. Charlotte Cordier s'écroula au tapis sans connaissance :

Guy ordonna :

– Tancrède, occupez-vous de faire reprendre

ses sens à mademoiselle.

Puis il poursuivit imperturbable :

– J’ai trouvé dans la chambre de Charlotte des gants ensanglantés.

« Alors j’ai reconstitué le crime.

« Charlotte Cordier détestait Raymond et ambitionnait d’avoir la fortune entière de son père adoptif.

« En tuant sir Thomas et en faisant prendre le jeune Soulanges, elle réalisait son double objectif.

« Elle se glissa donc furtivement dans la chambre de Raymond et endossa les pantalons et le gilet de Soulanges jr. ; elle mit des gants et assassina sir Thomas avec son propre maillet de croquet qu’elle lava subséquemment. Puis elle cacha les gants et retourna dans la chambre du crime avec le maillet portant les empreintes du jeune Soulanges. Elle plaça des cheveux et du sang de la victime sur le marteau du maillet.

Verchères se tourna vers Belœil et demanda :

– Comprends-tu, vieux balourd ?

– Mais certainement ; je ne suis pas si imbécile que tu penses.

Guy défia :

– Eh bien, selon toi, qui est coupable ?

– Mais Charlotte Cordier.

– IDIOT !

VIII

L'impossible arrive

Guy jeta un regard circulaire.

Il fit signe à Zénon Courtier de s'approcher.

– Vous avez parlé à madame Scroggie hier soir après le meurtre de Charles Geoffroy et mon départ de l'hôtel ?

– Oui.

– Que vous a-t-elle dit ?

– Je travaille souvent pour madame Scroggie ; je connais un peu la mécanique ; c'est moi qui répare le vieil ascenseur quand il se brise.

– Comment saviez-vous que l'ascenseur était brisé ?

– Bien, au cours de la soirée je suis allé à l'hôtel pour offrir du bois de corde à la patronne.

Comme j'entrais, je rencontrai madame Pierrette qui sortait.

– Je venais de rencontrer madame qui sortait quand j'aperçus sur la cage de l'ascenseur l'annonce indiquant qu'il était hors d'ordre.

– Alors... ?

– Alors j'allai chercher mes outils chez moi, pour le réparer.

– Êtes-vous revenu immédiatement ?

– Non, ma vache donnait des signes de gourme ; je la soignai d'abord. Ce ne fut qu'une couple d'heures plus tard que je revins à l'hôtel. Je restai surpris de constater l'enlèvement de l'affiche. Je testai l'ascenseur ; il fonctionnait. Curieux, je me rendis aux appartements de madame Scroggie qui me fournit les explications que vous savez...

– La patronne vous dit-elle autre chose ?

– Oui.

– Quoi ?

– Elle me recommanda de venir vous voir et

de vous relater ce qui m'est arrivé.

– Et... ?

– Et comme j'allais obtempérer, je vis M. Paulot au HIGHLAND INN. Je lui racontai mon histoire et je revins ici en sa compagnie.

– C'est tout ?

– Je crois bien que oui.

Se tournant vers la capiteuse Pierrette, Verchères s'inclina légèrement et dit :

– À votre tour, madame, je vous écoute.

– Sûrement, dit-elle, vous ne croyez pas un mot de ce que vient de dire ce colon ; c'est un vaurien, un paresseux, qui laisse sa femme et ses enfants crever de faim.

Zénon Courtier poussa un cri d'indignation, mais l'ex-voleur et homme de bien lui intima de se taire, d'un geste sec.

Son regard se dirigea vers Charlotte Cordier.

Le regard de la jeune fille était infiniment suppliant.

Silencieusement Verchères lui sourit avec

encouragement.

Puis il dit :

- Paulot...
 - Oui...
 - Tu viens de revenir de l’hôtel ?
 - Oui.
 - Qu’as-tu emporté ?
 - L’affiche de l’ascenseur.
 - L’as-tu analysée ?
 - Certainement.
 - Le résultat ?
 - Il y avait deux empreintes parfaites d’un pouce et d’un index...
 - D’homme ?
 - Non, de femme.
 - De qui sont ces empreintes ?
 - De madame Pierrette David-Soulanges.
- Pierrette, se mit à crier et à hurler, à brailler :
- Non, non, ce n’est pas moi, pas moi, pas

moi...

Verchères dit :

– Pas moi quoi ?

– La meurtrière.

– Je serais enclin à vous croire si vous m'avouiez toute la vérité, madame.

Pendant, qu'il prononçait ces paroles, Guy surveillait quelqu'un, un homme, du coin de l'œil.

Pierrette pencha la tête et murmura :

– Très bien, monsieur, je vais parler.

À ce moment, rapide comme l'éclair, l'ex-voleur sortit son revolver et tira.

L'arme que Raymond Soulanges pointait dans la direction de son épouse tomba de sa main.

De sa balle, Guy lui avait cassé le poignet.

Déjà Belœil avait sauté sur le meurtrier et il lui passait les menottes.

Révolvers menaçants, les deux constables s'étaient approchés et montaient la garde de

chaque côté du coupable.

Verchères dit à Pierrette :

– C’est votre mari, n’est-ce pas, qui vous a envoyé poser l’affiche, sur la cage de l’ascenseur ?

– Oui.

– Vous a-t-il dit pourquoi ?

– Il m’a dit : « Pierrette, tu détestes cordialement Charlotte ; alors si tu veux te venger d’elle, va poser cette affiche. » – Comme une folle j’y allai.

– Depuis, madame, vous vous êtes certainement douté de quelque chose ?

– Oui.

– Pourquoi n’avez-vous pas parlé alors ?

– C’était mon mari, vous comprenez ?

Verchères s’adressant à Soulanges, dit alors :

– Ton meurtre, ou plutôt tes deux meurtres étaient très habiles. Tu commets un meurtre délibérément gauche, un meurtre qui te faisait trop facilement coupable, un meurtre dont la

preuve devait nécessairement me donner des doutes. Mais tu y ajoutes trois cheveux et de la poudre, pour suggérer que le gilet avait été porté par Charlotte dans la perpétration du crime odieux. De plus, tu trempe son maillet et ses gants dans le sang, les lave et les cache.

– Comment, fit Belœil, Charlotte Cordier n’a pas porté le gilet ensanglanté ?

– Non, imbécile.

– Mais qui donc l’a porté ?

– L’assassin, cette affaire.

– Raymond ?

– En personne.

– Comment expliques-tu la présence des cheveux et de la poudre ?

– Soulanges a été chercher des cheveux blonds de Charlotte sur un peigne dans la chambre de celle-ci. Il a pris en même temps au même endroit la poudre.

– Mais la seconde boîte de poudre trouvée dans la chambre de Pierrette ?

– C’est le docteur Lafontaine qui, à ma demande, l’avait plantée là. Elle venait de la chambre de Charlotte.

– Pourquoi avoir fait cela ?

– Pour semer dans le cœur de Pierrette un peu de crainte qui est le commencement de la sagesse.

Belœil sourit à Guy :

– Un de ces jours, dit-il, je te prendrai pour le diable en personne.

Cet ouvrage est le 593^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.